



**HAL**  
open science

## De l'archéologie précolombienne au patrimoine antillais

Benoît Bérard

► **To cite this version:**

Benoît Bérard. De l'archéologie précolombienne au patrimoine antillais : la patrimonialisation des héritages amérindiens en Martinique et en Guadeloupe. *Outre-Mers Revue d'Histoire*, 2014, 102 (382-383), pp.237-251. hal-01020219

**HAL Id: hal-01020219**

**<https://hal.univ-antilles.fr/hal-01020219>**

Submitted on 7 Jul 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BERARD B. (2014), De l'archéologie précolombienne au patrimoine antillais : la patrimonialisation des héritages amérindiens en Martinique et en Guadeloupe. In *Outre-mers*, T. 102, n° 382-383, 1<sup>er</sup> semestre 2014, Société Française d'Histoire d'Outre-mer, Paris, 2014, pp. 237-251

## **De l'archéologie précolombienne au patrimoine antillais : la patrimonialisation des héritages amérindiens en Martinique et en Guadeloupe**

Benoit Bérard\*

### **Résumé :**

L'héritage amérindien est extrêmement faible du point de vue génétique dans les Antilles françaises. Cependant, sa valorisation importante et précoce a implicitement joué un rôle particulier dans l'expression d'une identité locale distincte de l'identité nationale française. Cette forte valorisation a sans doute été favorisée par le fait qu'en l'absence de descendants déclarés, l'histoire amérindienne, pour l'essentiel détachée du phénomène colonial, n'était liée à aucune mémoire douloureuse. Cependant, avant les dernières décennies, la place faite à cet héritage ne pouvait être que limitée du fait même de l'état de la pensée identitaire. Aujourd'hui, avec le développement d'un discours centré sur les notions de créolité et d'antillanité, les sources de ce blocage sont en train de céder petit à petit. Nous assistons ainsi à la transformation de cet héritage en un des éléments reconnus du patrimoine antillais.

**Mots-clefs :** Antilles Françaises, Amérindiens, Patrimoine, Patrimonialisation, Créolité.

### **Abstract :**

The Amerindian genetic heritage is extremely poor in the French Antilles (Martinique and Guadeloupe archipelago). However, the early and important valorisation of the cultural Amerindian legacies has played a role, since the beginning of the 20<sup>th</sup> century, in the local expression of a specific cultural identity, distinct from the French national one. The absence of declared Amerindian descendants has for a part supported this strong valorisation. Unlike the African heritages, the Amerindian legacies were not linked to a painful and socially sensitive memory. However, before the last decades, the deep social integration of those legacies was limited by the progress of the identity building process. Nowadays, the identity discourse centered on "Antillanité" and "Créolité" notions allows the progressive disappearance of those bottlenecks and authorizes the transformation of those Amerindian legacies in French Antillean heritage elements socially recognised.

---

\* Maître de conférences à l'Université des Antilles et de la Guyane, AIHP/GEODE, E.A. 929.

**Keywords:** French Antilles, Amerindians, Heritage, *Patrimonialisation*, Creolity.

Les Antilles, lieu du premier contact entre l'Ancien et le Nouveau monde, ont connu plusieurs millénaires d'occupation amérindienne<sup>1</sup>. La colonisation progressive de l'archipel par les Européens, elle, s'est étendue entre la fin du XV<sup>e</sup> siècle et la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Elle ne doit en aucun cas être considérée comme un phénomène de table rase supprimant la totalité des éléments culturels, et même génétiques, amérindiens. Au-delà de la dernière communauté constituée que représente le territoire caraïbe de la Dominique, les contacts, les échanges ont été nombreux durant ces trois siècles, tout particulièrement entre les Français et lesdits Caraïbes des Petites Antilles<sup>3</sup>. Ce phénomène a permis la transmission d'un héritage amérindien notable dans la culture contemporaine des sociétés antillaises, tout particulièrement en Martinique et en Guadeloupe. Le patrimoine archéologique précolombien de ces deux territoires a fait l'objet depuis les années 1930 d'une exploitation scientifique poussée, exceptionnelle dans l'archipel. L'histoire de la patrimonialisation de cet héritage s'est écrite en parallèle de ce développement de la recherche. Faut-il voir dans la précocité et l'importance de ce phénomène une conséquence lointaine de la relation particulière développée par les Français et les Amérindiens ? Rien n'est moins sûr. Nous assistons en revanche depuis une quinzaine d'années à une véritable intégration sociale des héritages amérindiens comme un élément constitutif du patrimoine antillais. Cette volonté grandissante de se présenter aussi sous les traits d'un ancêtre aujourd'hui invisible ou quasiment invisible, non seulement dans le paysage, mais aussi dans les traits de la population, ne peut que surprendre au premier abord. Il paraît donc intéressant de se pencher sur les grandes étapes de

---

<sup>1</sup> Irving B. Rouse, *The Taínos: Rise and Decline of the People who Greeted Columbus*, New Haven, Yale University Press, 1992, 211 p. ; Samuel Wilson, *The Archaeology of the Caribbean*, Cambridge, Cambridge World Archaeology, Cambridge University Press, 2007, 224 p. ; William F. Keegan, Corinne L. Hofman et Reniel Rodriguez Ramos (eds.), *The Oxford Handbook of Caribbean Archaeology*, Oxford, Oxford Handbooks, Oxford University Press, 2013, 624 p.

<sup>2</sup> Jean-Pierre Sainton (dir.), *Histoire et civilisation de la Caraïbe (Guadeloupe, Martinique, Petites Antilles) : Tome 1, Le temps des genèses ; des origines à 1885*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004, 414 p.

<sup>3</sup> Philip P. Boucher, « Why the Island Caribs “Loved” the French and “Hated” the English », in Franck Lestringant (dir.) *La France-Amérique (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Actes du XXXV<sup>e</sup> colloque international d'études humanistes, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, Le savoir de Mantice, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 465-474 ; Benoît Bérard et Gérard Lafleur, « Français et Indiens dans les Caraïbes au XVII<sup>e</sup> siècle », in Mickaël Augeron et Gilles Havard (dir.), *Un continent en partage. Cinq siècles de rencontres entre Amérindiens et Français*, Paris, Les Indes Savantes, Rivages du Xantons, Collection : Mondes Atlantiques, p. 53-64 ; Bernard Grunberg (dir.), *Les Indiens des Petites Antilles. Des premiers peuplements aux débuts de la colonisation européenne*, (Cahiers d'Histoire de l'Amérique Coloniale, n° 5), Paris, L'Harmattan, 2011, 304 p.

l'histoire de ce phénomène de patrimonialisation et d'essayer d'en analyser les mécanismes. Cette étude constitue un préliminaire à une réflexion plus large mise en place sous notre direction depuis deux ans dans le cadre d'un séminaire de Master à l'Université des Antilles et de la Guyane. Notre objectif est d'y analyser le processus de mise au jour et de formalisation d'un patrimoine antillais au cours des cinquantes dernières années, dans le cadre d'un travail collectif associant recherches universitaires et entretiens avec différents acteurs historiques investis dans ce processus.

La patrimonialisation est le mécanisme par lequel des héritages culturels, qu'ils soient matériels ou immatériels, sont intégrés au patrimoine d'un groupe humain. Il s'agit donc d'un processus de sélection et de création. Les héritages patrimonialisés sont considérés par ce groupe comme indispensables à sa reproduction sociale. Cette patrimonialisation s'effectue toujours à deux niveaux principaux plus ou moins disjoints, au niveau institutionnel, par la mise en place de mécanismes d'étude, de conservation et de diffusion, au niveau du corps social, par l'intégration d'un pan de l'histoire d'un groupe humain à une mémoire collective sacralisée. Elle est donc le fruit d'un rapport dialectique entre plusieurs types d'acteurs (institutionnels, politiques, culturels, scientifiques, économiques)<sup>4</sup>. En Martinique et en Guadeloupe, qui furent des colonies pendant trois siècles, et dont la relation à la nation française reste encore aujourd'hui complexe et ambiguë, la distinction entre ces deux niveaux de patrimonialisation est importante. Nous y accorderons une attention toute particulière au cours de notre analyse, d'autant que cette patrimonialisation progressive des héritages amérindiens n'apparaît pas sans lien avec l'évolution du discours identitaire antillais au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Il semble que se trouve là une des clefs de compréhension d'un phénomène qui a connu un développement exponentiel au cours de la dernière décennie.

### **1. Tricentenaire et patrimoine amérindien**

L'intérêt pour l'héritage amérindien débute timidement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans les Antilles françaises. Il se concentre alors essentiellement sur les nombreux pétroglyphes présents en Guadeloupe. Rapprochés, dès le début, de l'occupation précolombienne de l'île, ils sont mis en relation avec les collections privées composées de vestiges amérindiens

---

4 Llorenç Prats, « Heritage according to scale » in Marta Anico & Elsa Peralta (eds.), *Heritage and Identity: Engagement and Demission in the Contemporary World*, London, Routledge, 2009, p. 76-90.

découverts au gré des travaux agricoles et des promenades<sup>5</sup>. C'est cependant en Martinique, dans les années 1930, que sont réalisées les premières fouilles archéologiques sous la direction du R.P. Delawarde<sup>6</sup>. Or, en 1935, la Martinique et la Guadeloupe célèbrent le tricentenaire de leur colonisation par la France. Une grande importance est accordée à cet événement, tant localement qu'au niveau national. Cette célébration est marquée, entre autres, par la venue aux Antilles d'une importante délégation comprenant des membres du gouvernement, des parlementaires, des membres de l'Académie des sciences ainsi que des journalistes<sup>7</sup>. Un grand nombre de manifestations sont organisées à destination de ces prestigieux visiteurs. L'une d'entre elles est une exposition présentant les résultats des fouilles du R.P. Delawarde. Cette exposition constitue un des éléments de l'ambiguïté du discours identitaire diffusé à cette occasion. Ces cérémonies du tricentenaire apparaissent en effet comme un des moments clefs de la revendication assimilationniste des populations des Antilles françaises, dont la départementalisation constituera une sorte d'aboutissement. Cette revendication est légitimée en 1935 par le prix du sang payé par les Martiniquais et les Guadeloupéens pour la défense de la patrie lors du premier conflit mondial, mais aussi par la démonstration que les Antilles peuvent participer « à la vie de la France à la fois par l'esprit du commerce et par le commerce de l'esprit »<sup>8</sup>. Pour ce qui est du commerce de l'esprit, un large ensemble de manifestations culturelles est ainsi mis en place. C'est dans ces manifestations que réside l'ambiguïté évoquée précédemment. Vouées de façon explicite à supporter la demande assimilationniste, elles sont la première expression depuis trois siècles, face aux représentants de la métropole, de l'existence aux Antilles d'une culture et d'un patrimoine particuliers, distincts du patrimoine national. L'exposition du R.P. Delawarde, bien que modeste, participe de ce mouvement. En fouillant le sol des Antilles, ce sont des traces des Amérindiens et non des Romains ou des Gaulois que l'on met au jour.

## **2. Patrimonialisation institutionnelle et réveil des Amériques noires**

Le deuxième moment important de la valorisation du patrimoine amérindien dans les Antilles françaises furent les décennies 1960 et 1970. Après les premiers frémissements des années 1930, elles marquent les véritables débuts de l'archéologie précolombienne. Dans les Petites Antilles, la Martinique et la Guadeloupe jouent un rôle essentiel dans ce premier

---

<sup>5</sup> Ernest Théodore Hamy, « La collection Guesde, à la Pointe-à-Pitre », *Revue d'Ethnographie*, 3, 1884, p. 266-268.

<sup>6</sup> Jean-Baptiste Delawarde, *Préhistoire Martiniquaise, Les gisements du Prêcheur et du Marigot*, Fort de France, Imprimerie officielle, 1937, 30 p.

<sup>7</sup> Jacques Dumont, *L'Amère patrie. Histoire des Antilles françaises au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2010, 351 p.

<sup>8</sup> Gratien Candace, cité par Jacques Dumont, *L'Amère Patrie ... op. cit.*, p.75

mouvement de formalisation des savoirs et de structuration de la recherche. Un tournant crucial fut la tenue à Fort-de-France en 1961, sous l'égide de la Société d'histoire de la Martinique, du premier Congrès international d'études des civilisations précolombiennes des Petites Antilles<sup>9</sup>, ancêtre de l'Association internationale d'archéologie de la Caraïbe. À cette occasion sont réunis pour la première fois des chercheurs amateurs venant des différentes îles et des universitaires nord-américains qui commencent à travailler dans la région. Edgar Clerc, qui participe à ce premier congrès, organise en 1965, avec la jeune Société d'histoire de la Guadeloupe, dont il est le président, la première exposition consacrée aux cultures amérindiennes de Guadeloupe<sup>10</sup>. Elle est montée à Pointe-à-Pitre et à Basse-Terre et présente essentiellement les résultats des fouilles qu'il a menées sur le site de Morel au Moule.

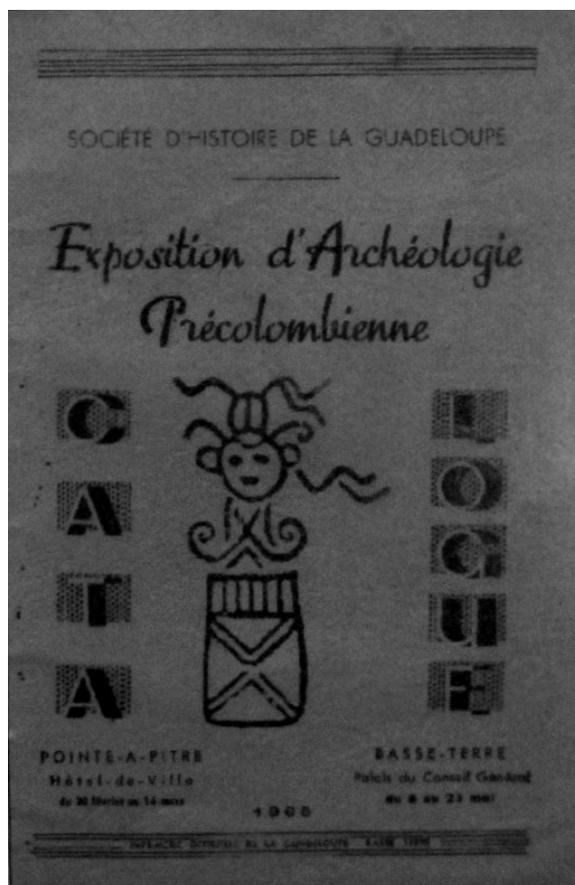


Figure 1 – Couverture du catalogue de l'exposition organisée en 1965 par la Société d'histoire de la Guadeloupe (cliché B. Bérard)

<sup>9</sup> Robert Pinchon (dir.), *Premier Congrès international d'études des civilisations précolombiennes des Petites Antilles, Fort-de-France, 3-7 juillet 1961*, Fort-de-France, Société d'histoire de la Martinique, 1964.

<sup>10</sup> Edgar Clerc, *Catalogue de l'Exposition d'Archéologie Précolombienne*. Basse-Terre, Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1965.

En 1970 s'ouvre le Parc des Roches Gravées de Trois-Rivières, encore à l'initiative de la société d'histoire de la Guadeloupe. Ainsi débute une décennie particulièrement riche. En 1971 est inauguré à Fort-de-France le Musée d'archéologie, préhistoire, histoire, histoire de l'art et des traditions populaires. Conçu et dirigé par Mario Mattioni, il consacre une place centrale aux civilisations amérindiennes. Dans la foulée est décidée en 1972 la création du Musée Edgar Clerc en Guadeloupe<sup>11</sup>. La même année, sous la pression de ces pionniers, l'État achève le rattrapage du retard statutaire des Antilles françaises<sup>12</sup> dans le domaine de la protection du patrimoine archéologique, avec la création d'une direction des Antiquités dans chacun des départements<sup>13</sup>.

Ainsi, alors que la Martinique et la Guadeloupe, déçues par la départementalisation, voient grandir, comme dans les îles voisines, la revendication indépendantiste ; alors, qu'à la suite d'Aimé Césaire et du mouvement de la négritude, elles se tournent, comme toutes les Amériques noires, vers leurs racines africaines trop longtemps ignorées, les principaux projets patrimoniaux développés concernent leur héritage amérindien. Comme on peut aisément l'imaginer, il s'agit d'une patrimonialisation qui se met en place au niveau institutionnel, sans grande répercussion immédiate au niveau social. De ce point de vue, il est important de souligner la nature des acteurs à l'origine du phénomène. Loin d'être un reflet fidèle de la diversité de la société antillaise, il s'agit quasi exclusivement de métropolitains (souvent des religieux) et de Blancs créoles de Martinique et de Guadeloupe. Cette appropriation par la composante blanche de la population de cette partie de l'histoire des Antilles a sans doute alors constitué un frein au passage de cette patrimonialisation institutionnelle à une prise en compte sociale plus large de cet élément. Cependant, il nous semble que cette première phase s'appuie sur quelques tendances lourdes. Premièrement, alors que la Martinique et la Guadeloupe s'interrogent de façon profonde et parfois conflictuelle sur leur identité, le passé amérindien constitue, contrairement à la période coloniale et esclavagiste, un pan du passé moins étroitement lié à une mémoire douloureuse et polémique. Deuxièmement, même si le lien ne semble pas être fait alors de façon explicite, la mise en valeur des héritages amérindiens n'entre pas en contradiction avec la demande indépendantiste. Bien au contraire, elle offre aux sociétés antillaises, dans l'espace géographique qui est le leur, une profondeur millénaire. Enfin, ce mouvement s'appuie sur une supposée noblesse accordée aux vestiges

---

<sup>11</sup> Il ne fut inauguré que douze ans plus tard en 1984.

<sup>12</sup> Benoît Bérard, « Historique de la recherche archéologique précolombienne dans les Antilles : gros plan sur la Caraïbe francophone », in N. Sanz (dir.), *Archéologie dans les Caraïbes et Liste du Patrimoine Mondial. Une approche archéologique à la Stratégie Globale*, Paris, Centre du Patrimoine Mondial de l'UNESCO, 2005.

<sup>13</sup> La première étape a été l'application, à partir de 1965, dans les départements français d'outre-mer, de la loi de 1941 dite Loi Carcopino, sur la protection du patrimoine archéologique.

précolombiens à un moment où la réflexion sur la nature et la valeur d'un patrimoine matériel colonial reste encore à mener.

### 3. Créolité et patrimonialisation sociale

La dernière étape du processus s'est mise en place progressivement dans les années 1990, puis a connu une expansion exceptionnelle ces dix dernières années.

Cependant, avant d'en présenter les caractéristiques, il nous paraît nécessaire de nous attarder un instant sur un point méthodologique concernant notre analyse. La première partie de ce travail relevait d'une approche assez classique de l'histoire du phénomène de patrimonialisation des héritages amérindiens dans les Antilles françaises. La situation est quelque peu différente pour cette dernière tranche chronologique. En effet, en tant qu'acteur du processus au cours des quinze dernières années, au niveau institutionnel et associatif, en Martinique comme en Guadeloupe, notre travail relève autant de l'anthropologie participative que de l'analyse historique, les deux étant d'ailleurs ici difficilement dissociables. Cette interpénétration des sciences sociales et des sciences historiques nécessaire au traitement des questions relatives à la patrimonialisation constitue d'ailleurs une des grandes richesses de ce champ thématique.

Les deux dernières décennies ont tout d'abord été marquées par un nouvel élan dans le domaine de la recherche archéologique mais aussi historique, linguistique et anthropologique concernant le peuplement amérindien des Antilles. Il est visible dans la multiplication des travaux universitaires et des publications scientifiques<sup>14</sup>, dans la création en 2006 d'un poste de maître de conférences en archéologie précolombienne à l'Université des Antilles et de la Guyane et dans le développement de l'archéologie préventive. Ces travaux ont abouti à une relecture complète de l'histoire amérindienne des îles, rompant avec les cadres interprétatifs construits lors de la colonisation européenne de l'archipel, qui avaient été une source d'inspiration importante pour les pionniers de l'archéologie antillaise. Cette nouvelle lecture souligne l'importance des échanges – des interactions ayant existé entre les groupes dispersés dans l'archipel – en substituant à une approche insulaire une vision centrée sur la notion de dynamique archipélique<sup>15</sup> considérée comme le fondement de la constitution de l'espace

---

<sup>14</sup> Le programme ANR « Édition d'un corpus complet des sources rares ou inédites sur les Petites Antilles (1493-1660) » ayant regroupé une équipe internationale d'historiens et d'archéologues entre 2008 et 2011 sous la direction de Bernard Grunberg marque sans doute une nouvelle étape importante de ce mouvement. Cinq volumes fruits de ces travaux ont déjà été publiés et ils seront suivis par sept autres ouvrages.

<sup>15</sup> Benoît Bérard, « Le phénomène pionnier agro-céramiste antillais : vers une vision archipélique », *Les Nouvelles de l'Archéologie*, n° 108-109, 2007, p. 70-78. ; Corinne Hofman *et alii*, « Island rhythms: the web of social relationships and interaction networks in the Lesser Antillean archipelago between 400 B.C. and A.D.

antillais comme un espace de civilisation. Cette nouvelle approche insiste aussi sur le caractère dominant des facteurs endogènes dans l'évolution de la civilisation amérindienne des Antilles. Enfin, elle aboutit à une déconstruction du mythe colonial, qui a promu une ethnicisation exacerbée et manichéenne de ces populations<sup>16</sup>.

En parallèle, nous avons vu fleurir au cours des dernières années un nombre important de projets institutionnels reposant sur la valorisation de patrimoine amérindien. En Guadeloupe, la commune de Saint-François prévoit la reconstitution, près du site archéologique de l'Anse à la Gourde, d'un village amérindien destiné à abriter des ateliers artisanaux et sans doute un projet de résidences éco-touristiques. Par ailleurs, le Conseil général a entrepris un réaménagement complet du Parc des Roches Gravées de Trois-Rivières ainsi que du Musée Edgar Clerc. En Martinique, on observe le même mouvement. Il est tout d'abord matérialisé par la création d'un parc amérindien en relation avec le site archéologique de Vivé dans la commune du Lorrain. Ce projet de plusieurs millions d'euros, porté par la Communauté de Communes du Nord de la Martinique, a été conçu pour devenir un des pôles majeurs du développement touristique de la région nord-atlantique. De son côté, le Conseil régional de la Martinique devrait achever prochainement la construction à Fort-de-France du futur Musée du Père Pinchon<sup>17</sup> qui offrira une place de choix aux collections précolombiennes mises au jour par ce pionnier. Enfin, l'élément le plus éclairant est sans doute l'ambition du Conseil général de transformer le Musée départemental d'archéologie et de préhistoire en Musée des civilisations amérindiennes des Petites Antilles (MUCAPA). En effet, le projet se veut tout d'abord le reflet des avancées récentes de la recherche évoquées précédemment. Mais, au-delà, il s'inscrit clairement dans la perspective identitaire promue par le comité scientifique auteur du projet scientifique et culturel (PSC) du nouveau musée, intitulé : « Un grand projet pour une nouvelle approche de notre identité plurielle ». Selon ce projet, « depuis une vingtaine d'années, la prise en compte de la diversité des composantes de la culture antillaise s'est accentuée. Dans ce contexte se développe, au sein des populations, une demande

---

1492 », *Latin American Antiquity*, Vol. 13, Number 3, Sept. 2007, Washington, Society for American Archeology, 2007.

<sup>16</sup> Neil L. Whitehead (ed.), *Wolves from the sea : Readings in the Anthropology of the Natives Caribbean*, Leiden, KITLV Press, 1995, 176 p.

<sup>17</sup> Prêtre membre de la congrégation du Saint-Esprit et docteur d'état en sciences naturelles, le Révérend Père Robert Pinchon (1913-1980) fut nommé à la Martinique en 1942. Naturaliste et membre extrêmement actif de la Société d'histoire de la Martinique, il fut, à la suite du Père Jean-Baptiste Delawarde, une des figures centrales du développement de l'archéologie précolombienne dans les Petites Antilles. Il a constitué au fil des années une des plus belles et plus riches collections sur la faune, la flore et l'archéologie précolombienne de la Martinique. Ce nouveau musée lui sera dédié.

croissante concernant le patrimoine amérindien »<sup>18</sup>. Cette vision est partagée par le pouvoir politique, représentée par Claude Lise, alors président du Conseil Général, qui déclare que le projet « apportera une contribution déterminante à la promotion de l'identité plurielle du peuple martiniquais... »<sup>19</sup>. Ainsi le projet du MUCAPA prend acte de l'extension du phénomène de patrimonialisation des héritages amérindiens qui, au cours des dernières années, a dépassé le cadre institutionnel pour investir le corps social martiniquais.

Cette extension est clairement visible dans la constellation d'initiatives privées ou publiques, plus ou moins réussies, qui viennent compléter ces grands projets structurants. Il s'agit principalement de petites expositions, de reconstitutions ou de productions artisanales d'inspiration amérindienne.



Figure 2 – Œuvre d'un artiste cubain installée sur un rond-point à l'entrée de la commune du Marin (Martinique) en 2013 dans le cadre de l'année Césaire (Cliché B. Bérard)

---

<sup>18</sup> Conseil Général de la Martinique, Comité Scientifique, *Le MUCAPA, Un grand projet pour une nouvelle approche de notre identité plurielle*, Fort-de-France, 2006, p. 2.

<sup>19</sup> Claude Lise dans Conseil Général de la Martinique, Comité Scientifique, *Le MUCAPA, Un grand projet pour une nouvelle approche de notre identité plurielle*. Fort-de-France, 2006, p. 1.

Au-delà de ces initiatives, l'aspect le plus marquant du phénomène concerne certainement le domaine de la création artistique. Les héritages précolombiens ont ainsi été une source d'inspiration importante pour de nombreux plasticiens contemporains<sup>20</sup>. C'est sans doute dans le travail du groupe *Fwomajé* que la référence est la plus explicite et théorisée. Fondé en 1984 par Victor Anicet, Ernest Breleur, François Charles-Edouard, Yves Jean-François, René Louise et Bertin Nivor, il promeut une approche symbolique de la Caraïbe : « Carrefour de civilisations, de cultures et de peuples amérindiens, africains, asiatiques et européens »<sup>21</sup>. Au sein de *Fwomajé*, c'est dans l'œuvre de Victor Anicet et de Bertin Nivor que l'on retrouve l'utilisation la plus importante de signes et de symboles précolombiens. Cette référence est cependant aussi présente dans la production d'autres artistes martiniquais comme Henri Guedon, Alain Dumbardon, Jean-Michel Boulangé, Ghislaine Ozier-Lafontaine ou José Clavot. Cette tendance, qui semble moins marquée en Guadeloupe, apparaît cependant de façon très claire dans le travail de H. Péaire, Albert Fage ou de Richard-Viktor Sainsily-Cayol.

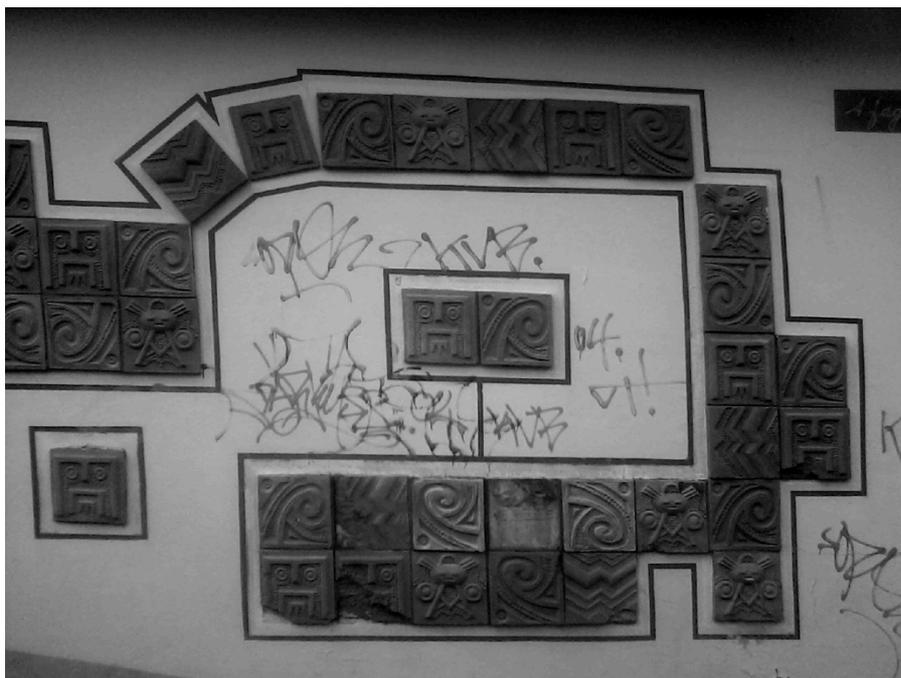


Figure 3- Utilisation de motifs d'inspiration amérindienne par l'artiste Albert Fage sur les murs d'une villa à Basse-Terre Guadeloupe (Cliché B. Bérard).

<sup>20</sup> Gerry L'Etang (dir.), *La Peinture en Martinique*, Fort-de-France, HC Éditions/Conseil Régional de la Martinique, 2007, 372 p.

<sup>21</sup> Bertin Nivor, *Groupe Fwomajé, 10<sup>e</sup> anniversaire, 1984-1994*, Catalogue de l'exposition (Galerie Honorien, 12-25 juillet 1994), 1994, cité par Louise René, « Histoire générale de la peinture en Martinique », in Gerry L'Etang (dir.), *La peinture en Martinique*, *op. cit.*

En dehors des arts plastiques, ce mouvement vient aussi irriguer des expériences artistiques et politiques, comme *LaKouZemi*, conçue par Monchoachi<sup>22</sup> ou la production de groupes carnavalesques, tels Voukoum et son *Mas-a-Roukou* en Guadeloupe ou les hommes d'argile en Martinique.



Figure 4 – Ré-utilisation de motifs amérindiens par les hommes d'argiles, carnaval 2014, Fort-de-France (Cliché B. Bérard).

Ainsi, le patrimoine amérindien semble avoir acquis dans les sociétés martiniquaise et guadeloupéenne un statut nouveau au cours des deux dernières décennies. La référence aux civilisations premières des Antilles est même venue s'immiscer ces dernières années en Martinique dans un certain nombre d'œuvres célébrant la mémoire de l'esclavage et de son abolition. C'est le cas des « Arbres de la liberté » d'Henri Guédon, du bas-relief « La liberté » de Victor Anicet, ou du travail de Chantal Hippocrate au Tombeau des Caraïbes. Les Amérindiens y sont évoqués soit comme premières victimes de l'esclavage en Amérique, soit

<sup>22</sup> Monchoachi (dir.), *LaKouZemi, Volume 1, Éloge de la Servilité*, Autoédition, 2008, 242 p. ; *id.*, *LaKouZemi, Volume 2, Retour à la parole sauvage*, Autoédition, 2009, 272 p.

comme symboles de la résistance et de la bravoure face à l'invasion européenne<sup>23</sup>. Ils se retrouvent ainsi réintégrés à l'élément fondateur des sociétés créoles antillaises que constitue le fait colonial et esclavagiste.

Ce processus est sans doute en partie lié à l'évolution de la recherche qui, par la nouvelle approche qu'elle met en œuvre, a fait de l'Amérindien un ancêtre plus aisément adoptable. Il a aussi été amplifié au cours des dernières années par l'évolution du traitement de la question dans les manuels scolaires<sup>24</sup>. Surtout, il nous paraît étroitement lié à l'évolution de la pensée identitaire dans les Antilles Françaises. Depuis longtemps, nous l'avons vu, l'histoire amérindienne y a fait l'objet d'une attention toute particulière. Cependant, ce pan du passé ne pouvait pleinement être intégré. En effet, pendant trois siècles, la question de l'identité culturelle des populations antillaises a été réglée par la diffusion à marche forcée d'un modèle dominant européen dans le cadre de l'entreprise coloniale. Ensuite, à partir des années 1960, une des conséquences du mouvement de la négritude fut de provoquer un retour de balancier. Les populations antillaises se sont alors fortement tournées vers l'Afrique et ont valorisé la part de leur patrimoine qui y était liée. Si la légitimité historique et sociale de ce changement radical de perspective ne peut être remise en cause, la réponse apportée à la question identitaire n'était que partielle et restait liée à la référence à un modèle extérieur, l'Afrique s'étant substituée à l'Europe. Ce n'est que depuis les années 1990 que s'est développée progressivement une nouvelle vision de la société. S'articulant autour des notions d'antillanité avec Edouard Glissant<sup>25</sup>, de créolité avec Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant et Jean Bernabé<sup>26</sup>, elle tente de rendre compte de la diversité des sources de la culture antillaise (Amérindiens inclus). Surtout, elle s'attache à souligner que la valeur de cette culture créole est bien supérieure à la somme de ses composantes. Elle insiste sur les dynamiques historiques et sociales propres à l'espace antillais, qui en ont fait un lieu producteur d'une civilisation originale. Ce mouvement a permis non seulement de rapprocher le discours identitaire des réalités sociales quotidiennes mais aussi de réintégrer les Antilles françaises dans l'espace géographique qui est le leur : la Caraïbe. Le programme « *Kytangomingo Ema* »<sup>27</sup> de l'association martiniquaise Karisko est particulièrement exemplaire de ce point de

---

<sup>23</sup> Béatrice Béral, *Les Œuvres monumentales en Martinique autour de l'esclavage*, Mémoire de Master 1, Université des Antilles et de la Guyane, 61 p.

<sup>24</sup> Benoît Bérard, « Le difficile dialogue entre archéologie et histoire autour de la question Caraïbe et sa transcription pédagogique et sociale dans les Antilles Françaises », in Bernard Grunberg, Actes du colloque international « À la recherche du Caraïbe perdu », Université de Reims, 21-23 mars 2012, à paraître.

<sup>25</sup> Edouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Folio Essais, Gallimard, 1997 [1981], 848 p.

<sup>26</sup> Bernabé Jean, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Éloge de la Créolité*, Paris, Gallimard, 1989, 127 p.

<sup>27</sup> « Le chemin de nos ancêtres » en Caraïbe insulaire/Kalinago.

vue<sup>28</sup>. Il visait à la réouverture symbolique des routes amérindiennes de navigation inter-insulaires. Dirigé par Marcel Rapon, Thierry l'Étang et l'auteur, ce projet conjugait :

- Des objectifs scientifiques : l'obtention de données expérimentales sur la navigation précolombienne dans Antilles ;
- Des objectifs culturels : sensibiliser la population des Antilles à son héritage amérindien au travers d'une action concrète et spectaculaire ;
- Et des objectifs sociaux : différents programmes d'insertion pour des jeunes en difficultés étant intégrés au projet.

Afin de le mener à bien, Karisko a tout d'abord demandé à l'association guyanaise *Teleuyu* dirigée par le chef Jean-Charles Auberic de lui fournir deux *kanawa* de 50 pieds, ces pirogues monoxyles à fargues qui servaient aux Amérindiens des Petites Antilles pour leurs déplacements au sein de l'archipel et vers la terre ferme. À partir de là tout un travail de réappropriation de cet outil a été entrepris. Il a pu être mené à bien grâce à une large mobilisation autour du projet. Après quelques tâtonnements, un équipage de 27 personnes comprenant des étudiants européens et nord-américains, des Guadeloupéens, des Saint-Vincentais, des Kalinago du Carib Territory de Dominique et des Martiniquais de toutes origines et conditions sociales a été constitué. Il a réussi à mener la *kanawa* « *Akayouman* »<sup>29</sup> de Martinique en Dominique en mai 2008, de Martinique à Antigua en mai 2009 et de la Grenade à la Martinique en mai 2010. Ce sont ainsi onze canaux<sup>30</sup> qui ont été franchis. Ce projet fut un incroyable succès scientifique, social et médiatique. Insistant sur l'importance de la dynamique archipélique et effectuant une distinction claire entre patrimoine culturel et patrimoine génétique, le programme *Kytangomingo Ema* a participé largement au fait que des Martiniquais, quelle que soit leur couleur de peau, puissent dire pour la première fois « ... nos ancêtres les Amérindiens ».

---

<sup>28</sup> Collectif Karisko, « La renaissance des kanawas », *Chasse Marée*, n° 230, Mars 2011, p.32-39.

<sup>29</sup> L'esprit du grand-père serpent.

<sup>30</sup> Bras de mer séparant les îles des Antilles.



Figure 5 – "Adoption" de la *kanawa* « *Akayouman* » par les écoliers de Baroualie (Saint-Vincent) lors de l'expédition Grenade/Martinique de l'association Karisko (Cliché J. Cazassus-Bérard)

### **Conclusion**

Au cours de notre présentation, nous avons traité de façon conjointe la Martinique et la Guadeloupe car le phénomène de patrimonialisation des héritages amérindiens nous paraît s'y être déroulé de façon parallèle. Cependant, en guise de conclusion, nous souhaiterions discuter de quelques éléments subtils qui nous semblent différencier les deux « îles sœurs ». Aujourd'hui, le mouvement d'intégration identitaire de ce pan de l'histoire apparaît comme tout à fait explicite chez un nombre important et varié d'acteurs en Martinique. Si l'université populaire *Yo té pou nou sé* dirigée par Jean « Baba » Barfleur s'inscrit clairement dans cette démarche, si les roches gravées constituent un marqueur identitaire fort pour la commune de Trois-Rivières, le phénomène nous paraît moins marqué en Guadeloupe. Deux exemples sont éclairants à ce sujet. Le premier est le texte qui accompagne la présentation du *Mas-a-roukou* sur la page internet célébrant vingt années de masques (*Mas*) de l'association Voukoum :

**Symbolisme (*lèspri a mas-la*)** : Voukoum a toujours lié son travail à l'histoire, aux événements tragiques, dramatiques et de luttes pour ne pas oublier ceux et celles qui ont fait la Guadeloupe et nous l'ont léguée en héritage.

C'est pourquoi, nous nous devons d'honorer la mémoire des premiers habitants de « *Kaloukaera* » : les Arawaks, et autres tribus caraïbes qui les premiers connaîtront le génocide. Les derniers descendants des Caraïbes survivent dans une réserve dans l'île de la Dominique sans pouvoirs économique, politique, sans reconnaissance sociale et toujours exploités. Leur terre est aujourd'hui convoitée. Pourtant ils furent les premiers à

résister, « *mawoné* ». C'est en mémoire de ce peuple fier, valeureux, combatif mais respectueux de leur environnement, dont nous occupons les terres aujourd'hui, que Voukoum dédie ce « Mas ».

Respect et dignité pour ces peuples qui nous ont légué leur connaissance médicinale, l'art de leur cuisine et autres plantes comestibles et utiles.<sup>31</sup>

Ainsi, le lien identitaire avec les Amérindiens n'est annoncé que timidement dans un second temps en deux lignes détachées du corps du texte. La justification première du masque est de rendre hommage à une population disparue, célébrée pour sa bravoure. Plus signifiant encore est le nouveau PSC du Musée Edgar Clerc. Il y est avancé :

L'axe majeur du projet proposé est d'apporter au public les connaissances archéologiques actualisées nécessaires à la compréhension de l'histoire originelle de la Guadeloupe et faire en sorte qu'il soit amené à s'interroger sur ce qui relie le passé précolombien au présent créole.<sup>32</sup>

De nouveau, l'aspect identitaire des héritages amérindiens n'intervient que dans un second temps et sous la forme d'une interrogation, voire d'un débat, pour reprendre les termes employés quelques lignes plus loin. Rappelons que cet aspect est présent dans le titre même du PSC du MUCAPA qui, nous l'avons vu, s'inscrit, lui, clairement dans l'affirmation. Il faut sans doute voir dans ces subtiles différences l'indice de dissemblances plus profondes existant entre la Martinique et la Guadeloupe autour de la question identitaire. La notion de créolité, portée entre autres par le fait que ses principaux penseurs soient Martiniquais, a connu dans cette île une large diffusion. La Guadeloupe semble faire preuve d'une tendance plus marquée au communautarisme s'articulant principalement autour d'un dialogue entre descendants d'esclaves africains et descendants de travailleurs libres recrutés en Inde. Cette tendance, qui, bien que de façon moins marquée, existe bien sûr aussi en Martinique, perpétuant une « tradition » essentialiste, constitue de fait, en l'absence d'une communauté de descendants clairement identifiée, un frein à une intégration sociale plus large du patrimoine amérindien. Ainsi, le phénomène de patrimonialisation des héritages précolombiens semble être un indicateur intéressant de la nature du fondement des conceptions identitaires et de leur évolution dans les Antilles françaises tout au long du XX<sup>e</sup> siècle et en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>31</sup> <http://www.potomitan.info/gwadeloup/voukoum20.php>

<sup>32</sup> Susana Guimarães, *Musée Edgar Clerc, Musée Départemental d'Archéologie amérindienne, Projet Scientifique et Culturel*, Conseil Général de la Guadeloupe, Novembre 2010, 45 p.